

# DÉCODER LE MONDE

**CHAQUE MOIS, UN SUJET LIÉ À L'ACTUALITÉ DES DROITS HUMAINS OU À L'ÉVOLUTION DE NOS SOCIÉTÉS, À DISCUTER DANS VOTRE GROUPE AMNESTY.**

Soucieuse de l'accès de tou-te-s à la compréhension des documents proposés, Amnesty International propose ci-dessous une version résumée et légèrement réécrite de l'article original.

L'auteur n'a pas relu – et donc pas validé – cette réécriture. Amnesty International en assume donc la responsabilité.

Les personnes intéressées par la version originale complète, pourront la trouver sur [tiny.cc/xnvosz](https://tiny.cc/xnvosz)

## L'ENSEIGNEMENT ET LA REPRODUCTION DES INÉGALITÉS

**La confiance dans ses choix d'orientation et la réussite dans l'enseignement supérieur est le résultat d'un long processus qui prend racine dès l'école, explique Bernard Lahire, sociologue.**

Les lycéens ont intégré les hiérarchies scolaires, et n'abordent pas les études avec la même confiance. La confiance dans ses choix d'orientation et la réussite dans l'enseignement supérieur est le résultat d'un long processus qui prend racine dès l'école, explique Bernard Lahire, sociologue à l'École normale supérieure de Lyon. Entre 2014 et 2018, un collectif de 17 chercheurs piloté par Bernard Lahire a mené une enquête sur la reproduction des inégalités, en dressant le portrait de 35 enfants de 5 ans. Si *Enfances de Classe* (Seuil, 2019), un travail sociologique d'une ampleur inédite, éclaire les déterminants de la réussite scolaire, il permet aussi de comprendre les inégalités d'accès et de réussite dans l'enseignement supérieur, comme l'explique Bernard Lahire.



**Oser des choix d'études ambitieux, ne pas « s'autocensurer », avoir confiance dans ses possibilités : en quoi ces capacités individuelles sont-elles influencées par les origines sociales ?**

**Bernard Lahire** : Le système français<sup>1</sup> est très hiérarchisé. Il existe d'importantes différences de réputation et de « valeur » entre les filières de bac, entre les mentions obtenues, entre les lycées d'origine, etc. L'espace de l'enseignement supérieur l'est aussi : des filières les plus « populaires » que sont les BTS<sup>2</sup> jusqu'aux classes préparatoires à l'autre bout du spectre, avec au milieu l'université et les IUT<sup>3</sup>. Tout cela est inégalement « noble ». Quelqu'un qui a un bac général sait qu'il « vaut mieux » qu'un bac techno et pro. Il sait aussi que s'il est en S, il est plus « légitime » que quelqu'un qui est en ES ou en L<sup>4</sup>.

Ainsi, les étudiants qui entrent dans le supérieur sont déjà remplis de ces différences, ils ont intégré ces hiérarchies, et cela a des effets sur la perception qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes, de leur avenir, de leurs possibilités. Ils n'arrivent pas avec la même énergie scolaire, la même assurance... Pour certains, il est évident qu'ils vont sortir avec un diplôme de master en cinq ans, pour d'autres, l'horizon, c'est péniblement deux ou trois années d'études.

Quand vous vous sentez dans une position dominante dans la société, rien ne vous semble impossible en matière d'orientation. Et plus vous avez d'assurance, moins vous doutez de vos capacités d'aller dans des filières d'études les plus prestigieuses. Récemment j'ai mené un entretien avec un fils de gynécologue qui me disait : « *Je faisais le pitre, j'étais un élève moyen au collège puis assez catastrophique au lycée, j'avais 6 de moyenne dans des grosses matières. Mais j'étais pourtant certain de réussir médecine.* » Il avait la confiance que lui donnait son statut social. Et dans les faits, il a eu le bac avec une mention assez bien, et médecine du deuxième coup. On ne retire pas à un enfant de la bourgeoisie la certitude qu'il a en lui.

Tout cela se conjugue à des effets de socialisation genrés. Des travaux montrent qu'à un niveau de performance égale, les filles s'autorisent moins que les garçons à aller dans les filières les plus prestigieuses. Lors d'une de mes dernières enquêtes, une jeune femme issue d'un milieu populaire qui avait réussi l'agrégation pour être professeure, et qui était parmi les premières au niveau national, continuait malgré tout à se sentir peu sûre d'elle, attribuait son succès à de la « chance », et avait l'impression de ne pas être à sa place. Cela en dit long sur l'intériorisation de l'infériorité, et le complexe de réussite que peuvent entretenir des jeunes femmes issues de milieux ouvriers.

**Dans *Enfances de classe*, vous montrez à quel point les enfants sont plus ou moins armés, selon leur milieu social, pour endosser le « métier d'élève » – et plus tard, le « métier d'étudiant ». Quels sont les facteurs les plus déterminants ?**

De multiples facteurs entrent en jeu. Pendant les premières années, les enfants acquièrent des rapports différents, selon leur milieu familial, au langage oral et écrit, ce qui a un impact considérable sur la réussite de leurs études. Cela s'étend à la capacité à jouer avec les mots, à faire de l'ironie, qui sont des choses socialement plus développées dans les familles des classes supérieures, et qui permettent de prendre de la distance face au langage – une compétence que l'on demande à l'école.

---

<sup>1</sup> Cette recherche a été faite en France et est centrée sur le système éducatif français.

<sup>2</sup> Études supérieures en deux ans, plus ou moins l'équivalent des hautes écoles en Belgique.

<sup>3</sup> Formation de deux ou trois ans après l'enseignement secondaire avec un fonctionnement similaire aux hautes écoles.

<sup>4</sup> En France, les élèves de secondaires choisissent un bac en science (bac S), en économie (ES) ou en littérature (L).

En outre, les enfants des milieux aisés sont plus à l'aise avec la prise de parole. Nous avons observé qu'ils sont plus à même de développer une certaine aisance sociale et ont tendance à avoir une meilleure estime d'eux-mêmes. On voit dans *Enfances de classe* des enfants qui sont déjà des leaders à 5 ans, alors que leurs parents sont des leaders dans leurs métiers.

Nous avons observé que plus on monte dans la hiérarchie des capitaux scolaires, plus les enfants, même à 5 ans, sont invités au quotidien à développer leur esprit critique, à déconstruire les croyances, à analyser. Cela concerne la publicité, la politique, la religion, les histoires qu'on raconte aux enfants (le Père Noël ou la petite souris). Or, la prise de distance argumentée face à des situations, des images ou des textes fait partie des choses qu'on développe à l'école et pendant les études.

D'autres capacités ont un impact sur la réussite à l'école. Le rapport au temps par exemple, qui est plus ou moins spontané ou planifié. Certains enfants apprennent très tôt à se situer dans le temps, à savoir lire l'heure et les jours, d'autres sont moins encouragés à le maîtriser.

Aussi, le rapport à la compétition est très marqué socialement. Cet esprit se cultive dans certains loisirs sportifs ou culturels et s'étend à l'univers scolaire. Les élèves de prépas et les gagnants des concours des grandes écoles, issus de milieux favorisés, ont intégré l'idée qu'il fallait en permanence être au top, toujours se dépasser, qu'on ne réussit pas sans un surtravail et une pression permanente.

À tout cela s'ajoutent les pratiques culturelles des parents, plus ou moins éloignées de l'univers scolaire. Si le week-end, votre seule sortie est la promenade au centre commercial, ce n'est pas comme être allé dans un musée où on vous explique que tel tableau est tiré d'une scène de la mythologie grecque ou de la Bible...

### **Vous parlez aussi du rapport à la lecture...**

Pour les enfants des classes moyennes et supérieures, le livre est une évidence : on leur lit des histoires chaque soir, il y a des livres à la maison, on leur en offre en cadeau, on les abonne à des magazines, les enfants voient leurs parents lire, ils fréquentent des librairies et des bibliothèques. Tout cela fait que plus tard, un étudiant va se sentir plus ou moins « bien » dans une bibliothèque. Il n'aura aucun mal à y aller pour travailler ou emprunter des livres. Ce sont des habitudes culturelles qui s'ancrent très tôt. Pour ma part, venant d'un milieu populaire, je n'ai jamais réussi, même aujourd'hui, à me sentir complètement à l'aise dans une bibliothèque.

### **Vous montrez que le style d'autorité parentale a un impact sur la réussite dans un contexte scolaire... Cela peut-il avoir une influence dans les études supérieures ?**

S'approprier le savoir scolaire nécessite d'accepter une forme spécifique d'autorité. Plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus les parents pratiquent une forme d'autorité basée sur l'explication des bons comportements, la justification des règles – celles-ci sont même parfois affichées dans la maison, comme à l'école. Les enfants apprennent qu'il est dans leur intérêt d'agir selon ces règles explicites. Dans ces familles, on travaille sur l'autocontrôle des enfants, on prévient que si certaines choses ne sont pas faites, cela aura telles conséquences. *A contrario*, dans les familles plus populaires, nous avons observé que les parents ont davantage tendance à imposer l'autorité de l'extérieur. L'enfant fait ce qu'il veut jusqu'au moment où les parents disent stop car il dépasse les bornes, mais l'enfant a peu conscience de la nature de ces bornes. Certains ont ainsi du mal à intégrer les limites. L'autorité est donc quelque chose d'extérieur plutôt qu'elle n'est intériorisée. Ces comportements se prolongent en classe. Or, l'école

ne fonctionne que sur le modèle d'autorité autocontraint. Par la suite, cela fait que les étudiants n'ont pas tous le même degré d'autonomie et d'autodiscipline. Pour réussir à l'université, en particulier, il faut pouvoir se mettre au travail par soi-même.

Quand j'enseignais à des premières années, je disais bien aux étudiants, en particulier ceux issus de milieux populaires, de se faire des programmes de travail, de lire tous les jours, d'organiser leur temps de manière cadrée. À la fac, personne ne va vous mettre la pression, il est facile de se laisser couler. Il est capital de compenser par un travail personnel tout ce qu'on ne va pas vous demander, et qui est pourtant nécessaire. Et cela, c'est quelque chose pour lequel les étudiants sont très inégalement préparés.

Le problème, c'est que dans le système actuel, ce sont les élèves de classes préparatoires qui bénéficient des meilleures conditions d'encadrement. Or, ce sont aussi ceux qui savent déjà le mieux s'organiser, qui sont les plus autonomes... À côté, dans les universités, il y a moins d'heures de cours, moins d'encadrement, les étudiants ne sont pas évalués avant les partiels de janvier... Ils ont du mal à savoir ce qu'ils valent, alors qu'en prépa, les devoirs et les interros se succèdent chaque semaine, sans parler des concours blancs<sup>5</sup>.

### **Avez-vous observé d'autres facteurs qui pèsent sur la réussite étudiante ?**

Le degré d'autonomie matérielle dont dispose un étudiant joue un rôle considérable. Les parents les plus aisés peuvent aider leur enfant à payer son loyer, ses repas, ses transports, son ordinateur, pour qu'il puisse se consacrer uniquement à ses études. Ceux qui n'ont pas cette chance doivent travailler, parfois à mi-temps. Non seulement ils sont moins armés scolairement, mais ils vivent dans des conditions qui ne favorisent pas la réussite. La nature des jobs joue aussi beaucoup. Les étudiants les plus aisés mettent à profit leurs étés pour travailler, mais sous forme de stages ou de jobs dans de grandes entreprises ou des institutions culturelles par exemple, des choses que l'on peut plus facilement valoriser sur un CV qu'un emploi étudiant à l'année dans un supermarché ou dans la restauration rapide.

---

<sup>5</sup> Autant en Belgique l'université est habituellement considérée comme étant plus prestigieuse, en France ce sont les classes préparatoires qui le sont. Elles fonctionnent d'une manière similaire aux hautes écoles en Belgique ( avec un système de cours obligatoires, des devoirs, des interros, etc.) mais elles sont considérées comme très difficiles d'accès et réservées à « l'élite ». Pour y entrer, il faut réussir un examen d'entrée pour lequel des étudiants se préparent une à deux années après leur rhétorique. Ce sont les « cours préparatoires ».